

Biennale des jeunes : le gâtisme précoce

Jean COTTE

La Biennale de Paris vient d'ouvrir ses portes au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et, en face, au Palais de Tokyo. Elle durera jusqu'au 1^{er} novembre.

Il faut aller la voir. Mais pour désespérer, non s'en réjouir. Elle fête ses 20 ans. Vingt ans de ressassements. On a l'impression de voir, en mauvais, ce que l'on a vu partout trainer dans les salons et les galeries depuis les dernières décades. A qui la faute ? Certes pas aux organisateurs. Ils sont victimes de leur principe : réservé cette Biennale aux moins de 35 ans. Ses responsables s'en félicitent.

C'est, en effet, la seule manifestation au monde qui impose une telle limite d'âge. Or, il n'y a pas de quoi se vanter. C'est le type même de la fausse bonne idée. Elle est aussi stérile que généreuse. C'est gentil de vouloir aider les jeunes talents mais c'est idiot de consacrer, d'officialiser leurs pires élucubrations.

Tache d'huile

Cela les encourage à continuer. Cela fait tache d'huile. Et l'on en arrive, au bout de vingt ans, au résultat présent. C'est-à-dire à rien. Les responsables, naïfs, s'en étonnent. Ils constatent, cette année, gravement, que la création actuelle est devenue plus une réflexion sur l'art qu'une production d'œuvres.

C'est vrai. Il n'y a plus d'œuvres. Il n'y a plus d'art. Il n'y a plus que des messages. Et quels messages ! Toujours les mêmes : le sexe, la révolution. Si j'avais moins de 35 ans, je peindrais Marx et Freud sur un tandem en petit maillot de couleur applaudis par les ânes à l'arrivée. Mais serais-je reçu à cette Biennale avec un tel

sujet ? Cela ne plairait pas. Elle se dit certes apolitique. C'est la seule trace d'humour que je lui ai trouvée.

D'où vient ce gâchis ? Du panurgisme actuel où l'on ne se sent bien qu'en bêlant en chœur les mêmes lieux communs ? Sans doute. Mais aussi de cette fameuse limite d'âge. L'histoire de l'art, pourtant, l'a appris depuis des siècles.

Un réconfort

C'est en fin de carrière que les artistes ont fait de l'art neuf. Titien, Rembrandt, Rubens, Poussin jeunes répétaient leurs prédecesseurs. Van Gogh faisait du Millet. Picasso du Puvis de Chavannes. Cette Biennale, avec ses moins de 35 ans, nous montre donc les actuels suiveurs des Millet et Puvis de nos jours.

Doit-on pour autant sombrer dans le pire pessimisme ? Doit-on croire la leçon de cette dixième Biennale et dire avec elle : l'art est mort, la création n'existe plus à Paris. Non. Allez au Grand Palais pour vous réconforter en visitant un excellent salon : « Grands et Jeunes d'aujourd'hui ». Il vient d'ouvrir également et durera jusqu'au 18 octobre.

Je me suis livré à un petit calcul, fastidieux mais éloquent : sur les 453 exposants, 189 sont Français et 207 sont des étrangers vivant à Paris. Dire qu'aujourd'hui Paris n'attire plus les artistes, que l'art est ailleurs, est donc tout bonnement une vaste rigolade, sinon un obscur calcul qui recouvre de sordides affaires de marchés.

Il est vrai que les Beaubouriens et les Biennalistes attaquent les salons. C'est normal.

De tels salons les gênent. Ils leur imposent tous un péremptoire démenti. L'art existe toujours et Paris demeure le plus important foyer de la création mondiale.